

À la Rubens

Sophie Pouliot

Numéro 170 (1), 2019

Métiers de la scène

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90093ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pouliot, S. (2019). À la Rubens. *Jeu*, (170), 50–54.

À LA RUBENS

Sophie Pouliot

La conceptrice Anne-Catherine Simard-Deraspe éclaire des spectacles comme elle peindrait des fresques, et les grands maîtres de l'art classique trônent au cœur de ses influences. Si elle illumine les créations d'artistes de diverses disciplines, le canevas que lui offre la scène opératique l'inspire tout particulièrement.

Anne-Catherine Simard-Deraspe est une enfant des coulisses. Durant sa jeunesse, elle a arpenté tous les recoins du Théâtre Jean-Duceppe, où son père, Guy Simard, était directeur technique; elle y a même foulé les planches en tenant de petits rôles. La scène est donc intégrée à son ADN. Toute jeune femme, elle a bien essayé d'aller voir ailleurs (en boulangerie commerciale, en l'occurrence) pendant quelques mois, mais ses attaches étaient trop fortes et l'ont ramenée à l'univers dans lequel elle a grandi et dont elle comprend les codes aussi naturellement que les mots de sa langue maternelle. Il ne lui restait plus qu'à décider à quel métier relié aux arts du spectacle elle allait se consacrer, l'investissement émotif du jeu ne l'interpellant que très peu. «J'ai toujours été attirée par les activités manuelles, confie-t-elle. Petite, entre une poupée et un camion, il était clair que je choisisais le jouet qui me permettait de construire et de démolir. J'aurais donc pu opter pour la construction de décor, la direction technique, la direction de production, mais les éclairages ont à la fois un côté physique, un côté artistique et un côté technique, et cela me plaît.»

SUR TOUTES LES SCÈNES

Après sa formation à l'École nationale de théâtre (ÉNT), où elle enseigne maintenant l'électricité et les plans d'éclairages, la



étoiles.

Wet your hair with... stars.





Lucia de Lammermoor de Gaetano Donizetti, mise en scène par David Gately (Dallas Opera), présentée à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts en mai 2009. Conception des éclairages : Anne-Catherine Simard-Deraspe. © A.C.S.D.



Madama Butterfly de Giacomo Puccini, mise en scène par François Racine (Opéra de Montréal), présentée à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts en septembre 2015. © A.C.S.D.

conceptrice s'est investie dans diverses disciplines. Elle a mis en lumière de la danse, des projets architecturaux, des œuvres d'art urbain et, bien sûr, du théâtre. On se souviendra entre autres de la magnifique aurore boréale qui se déployait en fond de scène dans *Floes* de Sébastien Harrisson, présenté au Théâtre d'Aujourd'hui en 2001, et qui résulte en fait, confesse Anne-Catherine Simard-Deraspe, d'un accident: «Le mur derrière la scène se lève pour dévoiler l'horizon, comme prévu, mais des lampes étaient restées allumées juste en dessous et ont éclaboussé de leurs couleurs le cyclorama, ce qui a créé l'effet d'une aurore boréale. J'allais tout éteindre en catastrophe, mais quand j'ai vu la beauté de la scène, je me suis arrêtée net et je n'ai touché à rien.»

Une autre discipline que la conceptrice aime explorer est l'éclairage muséal. D'une part, pour les défis que cela pose. Il faut mettre les objets exposés en valeur tout en respectant les normes de conservation, et créer des atmosphères: «S'il y a un bateau au milieu de la salle, par exemple, on me demandera de reproduire l'effet de l'eau à l'aide de lumières.» D'autre part, ce qui anime cetteoureuse de la scène, lorsqu'elle participe à des expositions telle *Europe médiévale—Pouvoir et splendeur*, présentée en 2018 au Musée canadien de l'histoire, c'est qu'elle a «une histoire à raconter», un peu comme au théâtre. Elle mène les visiteurs et les visiteuses d'une œuvre à l'autre et de pièce en pièce, en ponctuant leur parcours, en les incitant à tisser des liens et en faisant varier leurs émotions.

Au fil de sa carrière, soit au cours des deux dernières décennies, Anne-Catherine Simard-Deraspe a développé un attrait tout particulier pour l'art lyrique. Au cours de la saison 2018-2019, elle aura été de l'équipe de création de deux des quatre productions de l'Opéra de Montréal, *Rigoletto* de Giuseppe Verdi et *Das Rheingold* de Richard Wagner. Féru d'histoire, elle se sent particulièrement à l'aise dans les œuvres de répertoire: «Il y a des projets qui ne sont pas pour moi. Quand

je vois la scénographie et l'esthétique de certains spectacles, je comprends qu'on ait fait appel à Éric Champoux, par exemple, plutôt qu'à moi. J'ai l'impression que ma force est plutôt dans les classiques que dans les opéras contemporains. Même si j'ai participé à quelques œuvres nouvelles comme *Svadba* d'Ana Sokolović, au printemps 2018, et que j'ai beaucoup aimé l'expérience, il reste que j'ai une certaine facilité à décortiquer le langage des arts visuels des 16^e, 17^e et 18^e siècles.» Parmi les peintres qui inspirent ses compositions de lumière, la conceptrice cite volontiers Johannes Vermeer, Diego Vélasquez et, plus que tout autre, Pierre Paul Rubens.

DES CONDITIONS SINGULIÈRES

L'artiste éprouve aussi un malin plaisir à relever le défi d'orchestrer les éclairages d'une vaste scène. Non seulement faut-il prévoir des variations de lumière pour deux à trois heures de spectacle, mais la mise en place du matériel ne saurait souffrir de beaucoup d'essais et d'erreurs. «Comme on a très peu de temps de plateau (à peine quelques jours), je dois parfois piler sur mon orgueil. Au théâtre, explique-t-elle, on ne penserait jamais à demander à un éclairagiste d'accrocher le plan d'éclairages avant d'avoir vu un enchaînement, alors qu'à l'opéra c'est le contraire: j'installe mes projecteurs, on monte le décor et, ensuite, il y a un enchaînement. Alors, tout est déjà en place quand je découvre où les chanteurs s'en vont; je les ai vus en répétition, mais ce n'est pas pareil. Il faut que je prévoie, que j'anticipe, le temps est restreint pour m'ajuster. Parfois, j'en accroche un peu plus en me disant que, s'il y a un problème quelque part, j'aurai quelques lampes pour me débrouiller. Je ne peux pas revenir deux ou trois fois sur mes installations, réessayer et ainsi de suite. Il y a des choses sur lesquelles je fais des compromis pour me concentrer sur celles qui feront une différence plus importante dans le spectacle. Je choisis mes combats pour gagner la guerre!»

Selon l'éclairagiste, il faut donc avoir un type de personnalité particulier pour mettre

en lumière les productions opératiques sans que ne s'additionnent les conflits. L'aisance d'Anne-Catherine Simard-Deraspe—directe, flexible et efficace—dans ce milieu semble aller de soi. Tout comme le fait qu'elle exerce son métier sans heurts, malgré que peu de pionnières l'aient précédée. La professeure de l'ÉNT croit d'ailleurs que si l'on a peu accès au travail de femmes éclairagistes, c'est qu'elles ne sont pas encore arrivées sur la scène professionnelle. «Dans les classes auxquelles j'enseigne, en production, les proportions que je constate tournent autour de cinq filles pour trois garçons et même six filles pour deux garçons, témoigne-t-elle. Depuis une dizaine d'années, la proportion de filles ne cesse de croître. J'ai l'impression qu'une vague de femmes s'annonce en production, qu'il s'agisse de scénographie, de construction de décors, de direction technique, de régie, de vidéo, de sonorisation et d'éclairages.»

Ce qu'elle déplore plutôt, c'est la difficulté pour les éclairagistes de se rencontrer et d'échanger entre eux et elles, puisqu'il n'y a généralement qu'une seule personne par production, surtout au théâtre et en danse, qui soit affectée à ce secteur de création, et qu'il y a peu d'activités sociales regroupant les membres de ce corps de métier. En travaillant à l'opéra, elle a pu enrichir son expertise en s'inspirant du travail de ses pairs. «Quand je ne suis pas la conceptrice, j'assiste des concepteurs. J'ai travaillé avec une vingtaine d'éclairagistes des États-Unis, d'Europe et d'ici, et tous m'ont influencée. Un éclairagiste américain m'a appris comment faire des nuages—par une combinaison de gélatines, de projecteurs, de gobos, de types de mise au foyer—qui n'ont pas l'air aplatis sur une surface et faux. Je vais ainsi chercher des éléments chez l'un et chez l'autre, comme des épices que je mélange ensuite pour faire ma propre recette.»

Parmi ses ingrédients favoris figurent les tons chauds, les ambiances intimistes et la simplicité: «Même à l'opéra, parfois quatre lumières allumées avec une petite ambiance

particulière font de meilleurs tableaux que 500 projecteurs placés un peu partout. Dans le dernier *Don Giovanni* de Wolfgang Amadeus Mozart auquel j'ai participé, en 2016, tout le meurtre du Commandeur se fait dans une pièce dont la porte est ouverte, et par l'embrasure de laquelle on voit un grand carré sur le mur opposé, où est projetée l'ombre des personnages. Il y a parfois de ces moments magiques... »

L'art de celle qui aimerait bien faire escale un jour au Covent Garden de Londres l'a déjà menée sur plusieurs continents et même jusqu'au bout du monde, puisqu'en 2011 elle a participé à l'opéra *Macbeth* de Verdi en Australie. Au cours de la saison 2018-2019 seulement, elle aura accompagné en tant qu'éclairagiste associée deux productions montréalaises aux États-Unis : *Rigoletto* à San Diego et *Another Brick in the Wall*, de Julien

Bilodeau et Roger Waters, à Cincinnati. Une année riche en défis, puisqu'elle a aussi conçu l'éclairage de la nouvelle salle d'exposition de l'Orchestre symphonique de Montréal, adjacente à la Maison symphonique de la Place des Arts, ainsi qu'un sentier lumineux en forêt, avec la compagnie LightFactor, qui sera dévoilé ce printemps. Encore beaucoup d'émotions que sèmera Anne-Catherine Simard-Deraspe grâce à ses lumières. ●



Don Giovanni de Wolfgang Amadeus Mozart, mis en scène par David Lefkovich (Opéra de Montréal), présenté à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts en novembre 2016. © A.C.S.D.